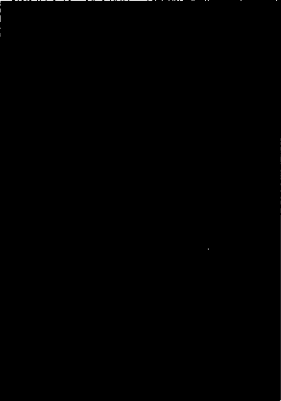


LA MAIN DU DESTIN



Assis à la terrasse d'un café du port, l'homme savourait sa bière fraîche à petites lampées. Soudain, sorti d'on ne sait où, un chat noir fit tomber le couvercle d'une poubelle. Alerté par le bruit métallique, le vieux marin tourna la tête ; son regard fut amarré par quelque chose d'insolite, cela le fit blêmir et légèrement vaciller de sa chaise. Une sueur froide se mit à couler dans son dos, sa respiration se fit plus courte, tout ce qu'il voulait à ce moment là, c'était rentrer au plus vite chez lui, dans sa petite maison de pierres, se mettre à l'abri de cette vision qui lui faisait horreur. Ce maudit chat ne le quittait plus et son apparition ne présageait rien de bon. Il regarda les quelques personnes qui l'entouraient, pas de réactions de leur part, on aurait dit qu'ils ne voyaient rien. Pourtant il ne rêvait pas, la main était bien là, les doigts crispés sur le bord de la poubelle, pâle et exsangue, puis, soudain, comme une image au ralenti, elle pointa un index dans sa direction. Il lui semblait qu'une marque ou un genre de cicatrice, ornait la base du poignet, mais sa vue se brouillait sous l'effet du choc, il secoua la tête tout en s'essuyant les yeux. Il regarda Alphonsine, la patronne du café du port, un regard presque suppliant : point de réactions. Est-ce que je deviens fou ? se dit-il. Toute cette histoire parce que j'ai trouvé un corps hier matin sur la plage de Langoz, il faut dire que le corps, ou ce qu'il en restait, n'était pas beau à voir, Cette image de cadavre sans tête et sans mains ne serait pas près de le quitter. Il ferma les yeux une seconde, plus de chat, plus de main au doigt accusateur. Ca y est ça recommençait. Son air livide inquiéta Alphonsine qui se dirigea vers Louis :

- Qu'est ce qui t'arrive Louis, tu ne te sens pas bien ?
- Rien ne va plus, dit-il
- Pauvre Louis, cette histoire de corps sur la plage a dû lui en foutre un sacré coup, se dit-elle.

Il essaya de répondre, mais bégaya. Sur quelques paroles psalmodiées, Louis décida de rentrer chez lui, à la « mie de pain », c'était le nom de sa petite maison, qui se trouvait non loin de là où il avait fait la découverte macabre.

Un peu las, d'une démarche un peu chancelante, il se dirigea vers sa maisonnette, son havre de paix, enfin du moins jusqu'ici.

Midi sonne au clocher de l'église.

- Je n'ai pas trop faim, mais je dois me forcer, se dit-il.

Louis habite dans une petite maison de pierres, face à la mer. Cette mer qu'il a tant aimée toute sa vie et qui le lui a bien rendu, lui qui a parcouru les mers les plus lointaines pendant plusieurs décennies. « La mie de pain » est une maison qui paraît bien ordinaire, pas très grande avec des volets bleus outremer. Pourquoi bleu me direz-vous ? Pour la mer, pour cette force supérieure que l'homme ne pourra jamais dompter, c'est pourquoi Louis se réveille avec elle, s'endort avec elle, et quelquefois rêve d'elle. Cette mer qui l'a pu voir parée de toutes les couleurs, du bleu au vert en passant par le gris ou le blanc de l'écume, et dans tous ces états, du plus calme et reposant au plus déchaîné qu'il faut craindre par-dessus tout. Un petit jardin ceint cet endroit plein de sérénité, il faut dire que Louis aime jardiner, les fleurs et son potager sont deux autres de ces passions.

- Cet après-midi, je dois aller voir mon neveu Camille, mais dois-je vraiment lui dire ce que je vois depuis la découverte de ce corps sur la plage de Langoz, se dit-il ? Et comment expliquer à quelqu'un, même si c'est un proche, que je vois une main qui se balade n'importe quand, dans n'importe quel lieu, mais toujours dès que ce chat noir apparaît. Je crois que je commence à perdre la tête, mais il paraît que l'on n'est pas fou si l'on se pose la question, seuls les fous, les vrais le sont sans s'en rendre compte. Voilà que je me parle à moi-même et que je me fais la conversation se dit-il.



Après m'être sustenté légèrement, je prends ma voiture, une Citroën bleue ciel C3, et me dirige vers Pont L'Abbé, dans le quartier de Kerarthur, où réside mon neveu Camille. C'est un gars bien comme on dit, gentil, affectueux. Si j'avais eu un fils, j'aurais aimé qu'il fût comme lui. Depuis la mort de son père, nous sommes devenus très proches.

J'arrive enfin devant sa maison. C'est une maison de taille moyenne à un étage avec une dépendance dont il a fait un atelier de peinture, c'est un artiste. Son jardin, assez grand, a

un point de vue sur la rivière de Pont L'Abbé, la rivière sans nom comme disent certains , un panorama exceptionnel où il puise son inspiration.

- Salut tonton, je suis content de te voir, me dit-il.

Je l'embrasse très fort, peut-être que mon étreinte était plus appuyée cette fois-ci, mais il semble ressentir ma nervosité et son regard se remplit d'inquiétude.

- Quelque que chose ne va pas ? Tu es malade ? Dis-moi, tu sembles un peu pâle aujourd'hui.

- Que de questions ! Ne t'inquiète pas, j'ai simplement mal dormi cette nuit, je suis un peu fatigué, c'est tout.

Devant ces questions, je me sens un peu perdu, dois-je lui dire ?

En fin de compte, je n'ai pas le courage de tout lui avouer, de toutes les façons, il le saura bien assez tôt, autant ne pas l'inquiéter inutilement, je vais attendre encore un peu et voir ce qui va se passer dans les prochains jours.

- Allez ! Viens ! On va se promener sur le halage, cela me fera du bien de prendre l'air.

Une petite porte blanche au fond du jardin donne directement sur le halage, et nous voilà partis pour une promenade au bord de la rivière, des aigrettes picorent à marée basse tandis que les mouettes survolent leurs congénères dans un vol silencieux. L'inquiétude de Camille semble s'éloigner, mais il faut dire que je fais tout pour paraître dans mon état normal. Cette promenade me fait du bien, m'apaise, je me sens mieux.

En fin de compte, c'est une belle journée. La vision de ces oiseaux, sous un soleil éclatant et accompagné d'une petite brise marine m'a relaxé, et c'est avec quiétude que je m'en retourne chez moi.

Il est vingt heures, je regarde les informations à la télévision en dînant d'un steak frites, après cette promenade, l'appétit m'est revenu, malgré tout. Ce soir, je décide de lire. Pourquoi pas une aventure de Sherlock Holmes ? Les livres sont pour moi une évasion. Ils me permettent de vivre des aventures, de ressentir les choses, d'être dans une autre dimension. Il faut dire que j'ai une belle collection où se côtoient les romans aussi bien que les polars et j'en suis fier. Il faut savoir s'évader, cela nous éloigne de notre quotidien, et en ce moment, j'en ai besoin, mais je ne sais pas si lire un polar est raisonnable. Tant pis ! Je choisis le « Chien des Baskervilles » de Sir Arthur Conan Doyle et pourquoi pas « Les Hauts de Hurle Vent » d'Emily Brontë ?

Le lendemain, après une nuit assez calme, il me prend l'envie d'aller me promener au bord de la plage, cela fait parti de mes habitudes. Tous les matins, au lever du jour, par

n'importe quel temps, je ressens le besoin de fouler ce sable, de sentir cet air iodé, de pouvoir admirer cette nature qui s'éveille. Une légère brume caresse le sable mouillé, quelques mouettes se dégourdissent les ailes. Ce matin règne un silence, un peu inquiétant sur la petite plage de Langoz, cela me fait penser à la mort, je ne sais pas pourquoi.

Quand j'y pense, j'aimerais être incinéré comme le faisaient les vikings, ils installaient le défunt sur son bateau, y mettaient le feu et le laissait partir au gré du courant, il faut voir la mort comme un voyage se disaient-ils, et ils avaient raison. La mort n'est qu'un voyage vers un ailleurs quelque soit le visage qu'on veut lui donner.

Ce matin, je me sens oppressé et des pensées noires me traversent l'esprit. Pourtant être là, au petit matin, c'est comme un rêve éveillé. Je respire profondément et laisse pénétrer l'air frais dans mes poumons, cela me fait du bien, plus je m'éloigne de chez moi, plus la brume me paraît dense aujourd'hui, différente, une idée absurde sûrement !

Je marche tranquillement au milieu de cette nature qui se réveille autour de moi, c'est vraiment bizarre, l'atmosphère me paraît s'alourdir. Soudain, dans ce silence, le cri d'un oiseau m'interpelle, je me retourne, je ne sais pas pourquoi, un pressentiment peut-être. Dans cette densité brumeuse, j'aperçois soudain une silhouette. J'appelle :

- Qui est là ?

Personne ne répond.

- Si c'est une blague, ce n'est pas drôle, dis-je.

Je rebrousse chemin, je dois bien l'admettre, j'ai peur. Sous mes yeux horrifiés, je vois devant moi, ce qui me semble être une très belle jeune femme aux cheveux longs et noirs, vêtue d'une robe blanche. Elle porte à son cou, un médaillon ancien, orné d'un chat, sa peau translucide lui donne un teint diaphane. J'avance ma main pour la toucher, elle se recule, je crois que je rêve.

- Qui êtes-vous ?

- Pas de réponse.

Avec un geste lent, elle pose sa main sur son cœur, ses lèvres bougent, mais je n'entends rien.

- Je ne comprends pas, je ne vous entends pas, lui dis-je.

Des larmes coulent sur son beau visage, elle s'éloigne. Je m'assieds sur un rocher, reprends mon souffle et je me mets aussi à pleurer. Je ne sais pas si je pleure à cause de cette apparition ou si je pleure sur mon sort de pauvre fou. Il est temps que je rentre, la brise se lève, la brume se disloque et venant de ma droite, je crois entendre une voix fine et mélodieuse qui me dit :

- Fais bien attention à toi, Louis.

Je me retourne, personne, c'est sûrement le vent qui me parle.

Je m'approche de la digue et j'entrevois, au loin, le docteur Le Bel, un nouvel arrivant dans la région, un homme au passé obscur dont on ne sait rien, je m'en méfie un peu de celui-là. Je le compare un peu au Dr Moriarty, l'âme damnée de Sherlock Holmes, toujours en train d'espionner les autres, il me file la chair de poule avec son allure inquiétante et sa démarche claudicante. Je compare souvent les gens qui m'entourent à des personnages de mes livres préférés. C'est une manie chez moi, mais c'est toujours sans moquerie ni méchanceté, cela me rassure je crois. Il est toujours accompagné d'un homme très maigre, soit disant son homme à tout faire, qui ne parle jamais, on dirait une marionnette au service de son maître. Je baisse la tête sur son passage et presse le pas pour rejoindre mon nid douillet.

Le docteur Le Bel est un personnage mystérieux, les gens du coin se méfient de lui. Les rumeurs les plus folles courent sur lui, certains disent qu'il dormirait dans un cercueil, d'autres pensent qu'il pratiquerait la magie noire, un vrai sorcier ! Je ne sais pas quoi en penser. Il habite le manoir de Haute Pierre, un lieu rempli d'histoires macabres, de suicides, de morts violentes. Il aurait acheté cette demeure restée inhabitée depuis la mort suspecte de sa dernière propriétaire, ce qui n'est pas du goût de tout le monde. Les plus croyants voient en lui le diable, ce qui réveille en eux, leurs plus grandes superstitions. Pour ma part, sans croire au diable ou à Dieu, son regard est empreint d'une violence contenue mais qui ne demande qu'à éclater, une colère rentrée qui est peut-être due à son apparente mauvaise santé. Il faut dire aussi que son homme à tout faire, avec son air patibulaire, semble évadé d'un hôpital psychiatrique ou d'une prison, ce qui ne rassure pas les gens.

Un dernier regard vers la mer et là, je pâlis, ce maudit chat est encore là, il me fixe, me sourit presque et poursuit son chemin dans la même direction que les deux hommes. Ils disparaissent ainsi tous les trois de mon champ de vision.

J'ouvre ma barrière, j'entre chez moi à toute vitesse et ferme à clef derrière moi, mon corps se met à trembler, et ce n'est pas de froid.

Quelques jours ont passé dans un calme apparent, mais une menace invisible semble peser et les gens ressentent la lourdeur inquiétante de cette atmosphère électrique. La police n'a toujours pas trouvé l'identité du cadavre, mais ce n'est guère étonnant au vu des circonstances, les enquêteurs font ce qu'ils peuvent.

Aujourd'hui, je vais jardiner, cela fait plusieurs jours que je n'ai pas rafraîchi le jardin, les mauvaises herbes poussent vite, et il ne faut pas que je me laisse aller.

Les heures défilent à toute vitesse, là je suis dans mon élément, l'esprit serein. Soudain, derrière un massif d'hortensias roses et bleus, j'aperçois quelque chose qui retient mon attention. Je ne vois pas très bien ce que c'est d'où je suis, mais un frisson me parcourt l'échine. J'avance, m'accroupis, pousse les branches de l'arbuste et découvre, horrifié, une main humaine, d'une couleur indéfinissable, plantée à même la terre, avec un doigt accusateur levé vers le ciel. Je ne peux que pousser un cri devant un tel spectacle, je tombe sur mon derrière, j'ai le souffle coupé.

François, mon ami d'enfance, qui justement allait frapper à ma porte, m'a entendu crier et accourt.

- Qu'est-ce qui t'arrive Louis ! me crie-t-il.

Je lève les yeux vers lui et, incapable de parler, je tends mon bras vers la chose qui se trouve à mes pieds, il regarde et après un hoquet de stupéfaction, il se signe.

- Oh ! mon Dieu ! dit-il en bégayant.

Je reprends mon souffle, me lève avec quelques difficultés. Je rentre et téléphone immédiatement à la Gendarmerie.

François et moi, pour nous remettre, buvons un petit remontant en attendant les gendarmes. Une fois les constatations terminées, j'appelle Camille, mon neveu, pour tout lui raconter. Devant l'urgence et la gravité de l'affaire, il me rejoint chez moi. François reste jusqu'à l'arrivée de Camille. J'entends une voiture s'arrêter, un coup de heurtoir sur la porte, c'est lui.

- Pourquoi tu ne m'as pas prévenu plus tôt, tonton ?

- Je ne voulais pas t'inquiéter, je pensais que l'affaire se tasserait, lui dis-je

François va repartir chez lui, je lui promets de le tenir au courant des futurs développements de l'affaire.

Camille décide de passer la nuit chez moi, cela me rassure, je regarde par la fenêtre, L'obscurité semble nous engloutir. Sous une lueur fugitive, j'entrevois le chat assis sur le muret qui entoure ma maison, je le regarde fixement sans vraiment croire ce que je vois. Il est temps que je raconte tous les détails de l'histoire à Camille, même si je dois passer pour un fou, je ne peux plus rien garder pour moi seul. Après une longue conversation, et je crois que j'étais le seul à parler, je me sens mieux, j'ai l'esprit serein. Parler fait du bien et je pense

aussi que l'alcool m'a un peu aidé. Après ce déballage, je vais me coucher, je me laisse tomber sur mon lit, ferme les yeux et dans un tournis, je perds conscience.



J'ouvre un œil, je crois que ma tête va exploser, voilà ce que c'est de boire ! J'entends Camille qui se lève et je le rejoins dans la cuisine. Malgré la nausée qui me guette, il me faut un café de toute urgence. Tant que je ne l'aurai pas avalé, je ne pourrai pas parler, d'un regard, nous comprenons que nous sommes tous les deux dans le même état.

Après avoir ingurgité le breuvage, certes un peu fort mais revigorant, il est temps d'aller s'aérer.

- Allez viens, on va marcher un peu, lui dis-je.
- D'accord, me dit-il sur un ton morose.

J'ouvre ma porte, je ne peux m'empêcher de pousser un cri, Paul Le Garrec, un de mes amis d'enfance, se trouve sur le seuil, la main levée, prêt à frapper le heurtoir, blanc comme un linge, très agité.

- Qu'est-ce qui t'arrive, Paulo ?

Il ouvre la bouche mais aucun son ne sort. Il essaie, mais essoufflé et terrifié, il ne peut que me désigner la direction de sa maison.

- Tu veux qu'on vienne chez toi, c'est ça ?

Il oscille de la tête et nous le suivons.

Nous hâtons le pas vers la « belle bleue », c'est le nom de sa maison, pas très loin de chez moi. Nous pénétrons dans son jardin et découvrons avec stupeur, une tête posée sur le paillason devant sa porte.

- Mon dieu ! Quelle horreur !

Je me rapproche de cette abomination, me penche, et là, je me sens partir sous le choc.

Camille accourt, me soutient et dit :

- Qu'est-ce qui se passe ? Tu as vu un fantôme ?

Ce n'est pas un fantôme mais presque.

- C'est Vincent !
- Quoi, quel Vincent ?
- Vincent Le Guen, mon ami de toujours.

Camille prend son téléphone pour appeler la gendarmerie pendant que Paulo et moi, nous nous éloignons, pour vomir nos tripes et nous asseoir, nos jambes en sont coupées sous le choc.

Après les premières constatations, les gendarmes nous demandent quelques explications, il faut dire que les indices macabres commencent à s'amonceler autour de nous.

- C'est Vincent Le Guen, notre ami d'enfance dis-je.
- Il est sacrément abîmé, vous êtes sûr ?
- Oui, il a une marque au dessus de l'œil droit, il s'est fait ça quand on avait 15 ans.

Le gendarme, un peu palot, semble un peu dépassé par les événements, il faut dire que l'on ne trouve pas des cadavres tous les jours à Loctudy, petite bourgade tranquille sans histoire.

- Est-ce qu'il avait une cicatrice sur la main à la base du poignet ?

Le gendarme me regarde avec une certaine suspicion, tourne la tête vers son collègue qui acquiesce de la tête.

- Oui, pourquoi ?
- Alors, je peux vous dire que c'est bien lui.

Il ne dit rien, mais son silence m'invite à continuer.

- Vous voyez, Paulo et moi, on a la même marque, on s'est fait ça quand on était ado, avec d'autres camarades, on nous appelait les 4 mousquetaires lui dis-je en montrant la marque qui orne mon poignet. Une lueur de nostalgie traverse mon regard.

Le gendarme nous invite à venir faire une déposition le lendemain.

Paulo et moi sommes tous les deux sous le choc de cette nouvelle. Nous décidons de passer la soirée ensemble, nous avons besoin de parler. Quelque chose me fait me retourner, j'aperçois le chat, toujours ce maudit chat qui ne me quitte pas, il me regarde, cligne des yeux et s'en va.

Que de temps a passé depuis notre adolescence. Je m'en souviens comme si c'était hier. Vincent, François et Paul et moi, les quatre mousquetaires, toujours prêts à faire les quatre cents coups ! Nous avons quinze ans et nous ne nous quittions jamais, liés pour toujours par notre serment. Ce jour là, nous avons décidé de lier notre sang en nous coupant la base du poignet avec le canif que mon père m'avait offert pour mon anniversaire. En grandissant, nos chemins se sont un peu séparés, mais nous ne nous sommes jamais vraiment quittés. Tous les 14 juillet, nous nous efforcions toujours, soit de nous voir, si nos situations nous le permettaient, soit de nous parler, si nous étions trop éloignés. Il faut dire que j'ai

travaillé de part le monde, pour la Fondation Cousteau, entre autres ; François est revenu à Loctudy travailler sur le bateau de son père ; Paul a fait carrière dans la Marine et Vincent, un peu touche à tout, a décidé un jour de partir en Amazonie et est devenu un zoologiste de renom. Que de souvenir !



En ce jeudi matin, l'heure n'est plus à la rêverie. A 11 heures, je vais chercher Paulo chez lui pour aller à la convocation des gendarmes. Je frappe à sa porte, pas de réponse, pourtant il m'attend, on s'était mis d'accord sur l'heure. La porte ne semble pas fermée, j'entre, appelle :

- Ho ! ho ! Paulo ? Qu'est-ce que tu fous ?

Pas de réponse.

Je me dirige vers sa chambre, allongé sur son lit, on dirait qu'il dort, mais ce n'est qu'une illusion. Ma peau se hérissé, je lui prends le pouls, il est froid. Un peu étourdi par l'émotion, j'appelle les gendarmes. Au premier abord, on peut penser que Paulo est parti tranquillement dans son sommeil, mais les marques que j'ai remarquées à son cou ne sont pas les signes d'une mort paisible. J'appelle François qui arrive dans le quart d'heure qui suit.

Le Commandant de Gendarmerie ne comprend pas pourquoi quelqu'un voudrait s'acharner sur notre petit groupe d'amis. Ils nous recommandent de faire attention. Ce n'est pas à notre âge que nous allons commencer à avoir peur, mais quand même, qui veut nous détruire ? Nous qui avons toujours été pacifique. Camille voudrait que j'aie m'installer chez lui à Pont l'Abbé. Pas question, je ne reculerais jamais devant un ennemi, même invisible. Je lui demande aussi de repartir chez lui, il a du travail et je peux très bien me garder tout seul et surtout j'ai besoin d'être seul pour réfléchir. Il n'est pas très content, mais je lui promets de l'appeler tous les jours à midi et à 20 H.

J'ai vraiment besoin d'air, je vais me promener sur la plage. Je longe la digue quand j'aperçois le chat, encore lui ! Il n'y a personne, le silence règne, une nappe de brume me barre soudain la route. J'entends une voix cristalline qui s'adresse à moi :

- Fais attention à toi, tu es en danger !

- Je ne comprends pas, expliquez-moi, je vous en prie !

- Cherche dans ton passé et celui des autres et surtout fais confiance au chat.

La tête me tourne, les larmes s'écoulent sur mon visage, je pleure mes deux amis. Le chat est là, il m'attend. Je passe devant lui et poursuis mon chemin, et du coin de l'œil je vois

qu'il me suit. Sur le pas de ma porte, je me retourne et l'invite à entrer, ce qu'il fait sans crainte. Je commence à me poser des questions à propos de ce chat, s'il pouvait parler !

Il s'installe sur un fauteuil comme si la maison lui était familière, je fais de même en face de lui, ses pupilles semblent se rétrécir, ce qui me fait frissonner. Voilà une heure que nous nous faisons face, je me sens si fatigué, mes yeux se ferment.

Le chat me regarde, me fixe, il s'adresse à moi :

- Ecoute-moi bien. Je suis là parce que la mort rôde autour de toi, tu es en danger. Vous n'êtes plus que deux, pense-y ! Faites bien attention à vous deux, et surtout, la clé se trouve dans votre passé à tous les quatre.

Dans un sursaut je me réveille, il est toujours là sur le fauteuil en face de moi. Voilà que je rêve à un chat qui parle, ah ! Mon pauvre Louis, tu perds la tête !

Soudain, une envie irréprouvable d'aller sur la plage me taraude. Le chat aussi a décidé de sortir. On dirait que j'attends quelque chose de cette promenade. La nuit tombe sur les flots tranquilles de Langoz. Du coin de l'œil, j'aperçois la jeune femme de la plage.

- Mais qui êtes-vous ?

- Je vais t'expliquer me dit-elle.

Je m'assieds sur la digue et elle fait de même, qu'elle est belle dans cette robe blanche et elle porte toujours ce médaillon orné d'un chat.

Je me nomme Margaret de Kersaint, j'étais fiancée à Paul Kerneis, ton ancêtre. Nos familles ne s'entendaient pas mais notre amour était le plus fort. Il est parti pour un voyage qui devait nous permettre de nous enfuir pour faire notre vie ensemble, une tempête s'est levée, il n'est jamais revenu. Quand j'ai appris la nouvelle, je me suis laissée mourir sur cette plage et je me suis laissé engloutir par cette mer qui me l'avait enlevé, dans l'espoir de le retrouver, et depuis j'erre sur cette plage en compagnie d'Uranus, mon chat. Il ne faut surtout pas avoir peur de lui, et as-tu remarqué, il a toujours été présent au moment où la mort a frappé tes amis.

Devant ces explications, j'oscille doucement de la tête pendant qu'une larme glisse sur ma joue.

- Rentre chez toi, il est temps, me dit-elle tout en disparaissant lentement.

Je me sens fatigué, je rentre me coucher.



Dès le lendemain, le téléphone sonne, c'est le Capitaine Le Goff. François et moi sommes convoqués de toute urgence à la gendarmerie. Une heure après, nous voilà installés dans le bureau du capitaine, il paraît qu'il a une révélation à nous faire.

- Messieurs, je vais être direct. Le médecin légiste a retrouvé dans la bouche de Vincent Le Guam une carte de tarot ainsi que dans celle de Paul Le Garrec. C'est une carte de tarot qui représente la mort.

Nous restons silencieux devant ces révélations.

- Je crains pour votre sécurité et j'aimerais que vous essayiez de réfléchir à qui vous veut du mal au point de vouloir tous vous exterminer.

Nous promettons d'y penser et nous rentrons à Loctudy. François est un peu perturbé mais qui le lui reprocherait. Il désire rentrer directement chez lui et rester seul.

- Je crois que j'ai une idée, je t'en parlerai cet après-midi, il faut que je vérifie quelque chose avant.

Il est 4 heures, toujours pas de nouvelles de François, je m'inquiète. Je décide d'aller chez lui, j'ai assez attendu, j'ai un mauvais pressentiment. J'avais raison Uranus est là, il me regarde de ces yeux étincelants, c'est mauvais signe. Je pénètre dans sa maison et le découvre sans vie au pied de ces escaliers, et vu la position de sa tête, il s'est brisé la nuque. La surprise qui se lit sur son visage est étonnante, on dirait que dans un dernier sursaut avant la mort, il a compris pourquoi. Sa bouche légèrement ouverte, me permet de voir un morceau de carton, sans aucun doute, c'est sûrement la carte de tarot. Un cri retentit, et je ne me rends même pas compte que c'est moi qui hurle à la mort. Après les constatations faites auprès des autorités, je rentre chez moi et attends. J'attendrai cette mort qui guette et qui est tout prêt de moi. Je m'assieds dans mon fauteuil, ferme les yeux. Uranus n'est pas loin, je l'entends gratter à la porte.

J'attendrai. Peut être ce soir ou demain, je n'ai pas peur de mourir, mais je ne comprends pas pourquoi les choses en sont arrivées là.



J'ai encore dormi dans mon fauteuil, je constate que je suis entier et que la grande faucheuse n'est pas venue me prendre pour l'instant, mais je ne me fais aucune illusion, le

prochain ce sera moi, étant le dernier survivant de notre bande, c'est logique. Je n'ai pas peur de la mort en soi, mais je voudrais savoir pourquoi, pourquoi tant d'acharnement à nous faire disparaître.

Ce matin, il fait beau. Je fais un saut chez Camille, il a l'air très inquiet pour moi.

- Arrête de te faire du mauvais sang pour moi, est-ce que je m'en fais ?
- Je sais que tu es inquiet, j'espère que les gendarmes auront bientôt trouvé, me dit-il.

Après avoir déjeuner avec Camille, et l'avoir un peu rassuré, je l'espère, je vais marcher un peu du côté de l'île des Chevaliers, il n'y a personne. Je me gare sur le petit parking et de là, je marche vers la grève pour admirer la rivière. Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai l'impression que l'on m'observe, je me fais des idées je crois. Enfin, vu le climat actuel, je vais me fier à mes impressions et je vais rentrer chez moi.

La nuit tombe sur Langoz, Uranus me regarde d'un œil triste, ses moustaches frémissent, un dernier regard vers la mer et je m'apprête à entrer quand soudain, je ressens comme une piqûre à la base de la nuque, une foutue bestiole sans doute. Ma vue se trouble, je me sens partir, c'est le trou noir.



Je reprends conscience, ma vue est brouillée, mais où suis-je ? Je m'agite, j'essaie de me lever, mais mes membres sont entravés par des cordes. Ma vue commence à revenir à la normale quand j'entends une voix qui me dit :

- Alors Louis, tu te réveilles, il est temps !

Je suis assis dans un grand fauteuil dans ce qu'il me semble être un salon. En face de moi, j'aperçois le Dr Le Bel, assis dans un fauteuil similaire, il se tient droit, mais avec une difficulté flagrante.

- Tu m'excuseras, mais j'ai dû hâter les choses, comme tu vois je ne vais pas très bien. En fait, il ne me reste pas beaucoup de temps, je vais bientôt quitter ce monde, et tu dois mourir avant moi pour que ma vengeance soit enfin accomplie, c'est ton destin.

- Mais qui êtes-vous ? Je ne vous connais pas. J'essaie de tirer sur mes liens, mais j'ai la tête qui tourne.

- N'essaie pas trop de bouger, tu as reçu une dose d'un calmant de ma composition, cela t'immobilise mais tu gardes toutes tes facultés mentales.

- Tu verras aussi sur ta droite que Stanislas est là aussi, il est un peu mes jambes, j'ordonne, il exécute. Ce n'est pas la peine de lui parler, il comprend mais ne te répondras pas car il est muet.

Je me sens si fatigué, je ne comprends plus rien.

- Bon, il est temps que je t'explique, car tu ne sembles pas comprendre pourquoi tu es là, alors je vais te raconter une histoire, qui malheureusement pour toi finira mal.

Je dois t'avouer que mon vrai nom est Jos Le Coz, cela doit te rappeler quelque chose. J'avais une sœur qui s'appelait Annabelle, elle vous suivait toujours partout où vous alliez, toi et ta bande. Elle était fragile, mais je ne sais pas pourquoi elle vous vouait une telle adoration. Vous la rejetiez sans cesse mais elle ne vous en voulait jamais. Ce jour là, c'était les grandes marées, coefficient 116, elle vous a suivi, et vous l'avez laissée toute seule, la marée est montée et elle s'est noyée. L'homme semble se fissurer sous la douleur, l'air lui manque et une toux caverneuse résonne dans son pauvre corps usé, Stanislas accourt avec de l'oxygène.

Je profite de cette interruption pour lui parler.

- Mais nous n'avions que 10 ans, c'était un accident !
- Un accident ! Peut être pour toi mais pas pour moi, me dit-il en ahanant.

Il faut que je dise aussi que ce jour là, mon père qui m'a tenu pour responsable de ce drame m'a tellement battu que j'en suis resté estropié. Par la suite, ma mère a perdu la tête, peut être était-ce mieux pour elle. Elle s'est éteinte un an après. Tous les quatre, vous avez démolit une famille entière et c'est pour cela que j'ai choisi, tu seras le dernier à survivre pour voir tes amis se faire assassiner.

Quand ma mère est morte, mon père est devenu alcoolique, alors j'ai été placé dans différentes familles. A l'âge de 16 ans, j'ai trouvé des parents adoptifs qui ont pu voir que j'avais certaines capacités et j'ai pu faire des études, ils ne se sont pas arrêtés aux apparences. Je suis devenu chimiste dans un laboratoire de recherches pharmaceutiques. J'ai donné de nombreuses années de passion à mon métier, mais ce besoin de vengeance était le plus fort. J'ai bien pris mon temps, il a fallu que je me construisse un semblant de vie, mais je n'ai jamais perdu de vue mon but ultime, ce que je me devais d'accomplir. J'ai suivi vos vies discrètement. J'aurais voulu attendre encore un peu mais la maladie ne me laisse aucun repos et je sais que ma mort est proche.

Pour Vincent, j'ai choisi le venin de mamba, je l'ai balancé à la mer pour que tu puisses le retrouver, toi qui aimes toujours les balades dès potron-minet. Pour Paulo, cela a été un peu rapide à mon goût, mais Stanislas sur ce coup là a été mes mains, des mains puissantes qui ont serré sa gorge. Quand à François, il a suffi de le pousser dans les escaliers, la chute ne l'a pas tuée, mais par l'entremise de mon fidèle ami, j'ai pu jouer avec lui comme avec une marionnette, j'en ai pleuré de bonheur quand j'ai entendu craquer son cou, si tu savais !

Cet homme est fou, je pleure.

- Il est tard, il faut que je me repose pour que je sois en forme demain pour ton exécution, tu as la nuit devant toi pour prier si tu veux, et penser aux fautes que tu as commises dans ta vie, pense à l'après. Je veux que tu sois prêt, à demain.

Stanislas soutient Jos, l'aide à se déplacer, il se retourne une dernière fois, et me dit :

- Mon fidèle Stanislas va te donner ton dernier repas, profite-en bien, tu vois que je ne suis pas si mauvais.

Il disparaît de ma vue mais j'entends le bruit de sa respiration saccadée. Stanislas reparaît une demie heure après, avec un plateau de victuailles. Je n'ai pas faim mais je boirais bien un petit peu, je suis déshydraté. Après avoir bu un verre d'eau, je me sens épuisé. Stanislas allume un feu dans le salon, je sens la fatigue qui me gagne, pourtant il me semble apercevoir, dans la lueur du feu, Uranus derrière la vitre, l'air résigné, sûrement la dernière vision que j'aurais avant de m'endormir.

La lueur du jour me réveille, je suis seul pour l'instant. La maison semble endormie, j'ai rêvé cette nuit que je me promenais avec Margaret sur la plage, main dans la main. J'entends du bruit. Jos fait son entrée, plus frêle, plus petit qu'hier.

- Tu as passé une bonne nuit, j'espère me dit-il.

- Oui, je suis prêt pour la sentence, comment comptes-tu me tuer dis-moi.

Mon ton détendu semble le contrarié mais j'essaie de ne pas le montrer.

- Voilà comment cela va se passer. Stanislas va te faire des petites incisions sur le corps qui vont te faire perdre une grande quantité de sang, et comme il s'est s'y prendre, tu souffriras pendant quelques heures. Mais à l'heure que je déciderais, je te planterai un poignard dans la poitrine tel Saint Michel terrassant le dragon. Le dragon dans cette histoire, c'est toi bien sûr, et par la suite j'arracherai ton cœur. Et je pourrais enfin me laisser aller au destin qui est le mien, une délivrance pour moi.

C'est bizarre la vie, mais je n'ai pas peur de mourir, j'ai eu une belle vie, se dit Louis.

Soudain, un fracas. La porte d'entrée tremble sous les assauts répétés de la gendarmerie, je les entends crier. Jos réalise soudain que le temps lui aura manqué pour sa vengeance, il fait signe à Stanislas de partir au plus vite, il veut le protéger. Il prend un flacon dans sa poche gauche, le porte à sa bouche, et avale son contenu d'un trait.

Camille est là, dans un soupir, je m'évanouis.

Je me réveille quelques heures plus tard à l'hôpital. Je dois la vie à mon neveu Camille qui m'a suivi, un mauvais pressentiment sans doute, il a vu que Stanislas m'enlevait et a fait appel aux autorités. J'apprends que Jos est mort, ce n'est pas une surprise, et malgré tout cela je ressens une certaine tristesse pour lui.



Louis a survécu à tout cela, mais la vie lui semble plus insipide. Il ne trouve son plaisir qu'à la promenade sur la plage, on dirait qu'il cherche Margaret.

Plusieurs semaines après, on retrouva Louis, sans vie sur la digue de la plage de Langoz, il était assis, le regard vers le large, un chat noir assit à côté de lui.

Quelques personnes vous le diront et Camille ne les contredira pas, j'en suis sûr, mais certains jours de brume, vous pouvez apercevoir, un vieux marin, une belle jeune femme brune et un chat marcher sur la plage de Langoz. Si les yeux sont les reflets de l'âme et si vous voyez avec le cœur, il vous arrivera de vouloir suivre ces empreintes mais jusqu'où vous mèneront-elles, je ne le sais pas, mais peut être qu'à trop côtoyer la mort, elle s'installe à vos côtés comme une amie, à vos risques et périls...

